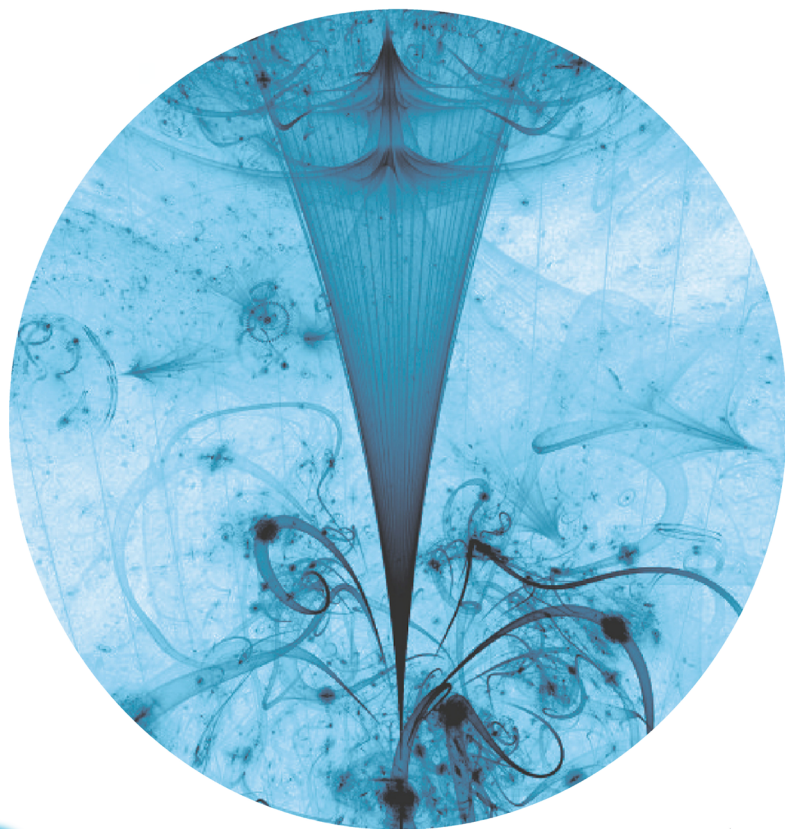



Thierry Mouelle II

Les Essences de l'Âme



Extrait Officiel





Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
20 pages

©2022 Ekima Media
4, rue de la République 69001 Lyon
www.ekima-media.com

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Thierry Mouelle II



Les Essences de l'Âme



Poèmes

EKIMA MEDIA
Cœurs en Poésie
CEP

Des mots pour fleurs

Les cœurs pour étrennes



Je vous les confie tels quels, ces bouquets de mots devenus poèmes à force de traverser, parés de leurs gorges de sangs et de leurs trombes d'eau déchirantes, mes interminables tempêtes d'être.



Portés et emportés dans un indistinct ailleurs par d'immenses cages d'émotions sincères que rien n'aurait pu libérer autrement des présentes époques d'angoisse lancinante, ils sont nés d'images et de rythmes agencés de la seule manière qui soit autant apte à plaire qu'à déplaire à tous ceux qui construisent – consciemment ou inconsciemment – de subtils radeaux d'affronts au cœur ou à la périphérie de nouvelles espérances existentielles.



Que nul ne s'y trompe pour autant. Ces corolles de sens souvent langoureux, quelquefois factieux mais toujours aigus dans leur champ d'expression, ne naissent pas que d'une formalité élémentaire de la mémoire grisillante du poète – en ses divers nœuds d'entrailles, ses multiples dos d'âne ou les nombreux sables brûlants dans lesquels ses pas de chasseur de sens ont trempé leurs étrennes d'insolence. Ils proviennent également et surtout d'un déferlement

d'embruns meurtriers et de longues averses de poussières d'or dont l'esprit humain demeure malgré tout capable.



En exprimant avec autant de force les amours frigidés, les élans de fraternité réussie ou avortée, que les guerres et les célébrations de rêves intimes de bonheur, ils triomphent – et cela est bien assez pour le relever – de la fausse cabale d'authenticité faite à une langue d'emprunt que le poète asperge ici et là de quelques belles fragrances tropicales. Un beau sourire aux lèvres.



Il est conscient, cet homme de rêveries élégantes, qu'en l'absence de ce soi-même manifeste, il perdrait toute la pertinence de la réponse à apporter à la question « Pourquoi avez-vous pris la plume ? » qu'une longue colonne d'humains serait en droit de lui poser, le poussant à regarder bien en face son miroir intérieur.



Car, au cœur de la réponse à formuler, résident les aspirations d'une grande partie de l'humanité à toucher au bien-être et à la possibilité de vivre – ne serait-ce qu'une infime partie de – ce qui octroie le nom d'hommes à des êtres qu'on a peine à nommer de la sorte parce que totalement appauvris d'eux-mêmes depuis des siècles par des enclos de meurtrissures dont les mandibules claquent autant que celles hargneuses des crocodiles en fête.



Banalité de base que de l'indiquer certes, mais ce qui paraissait trivial hier l'est-il encore aujourd'hui ? L'époque est trouble. Bien trouble. Car, « Quand on naît con, on est con ! », déclame crûment le sage sans se parer de la moindre métaphore qui siérait à son rang de Maître de la Parole. Puisque les « cons » ont plutôt le vent en poupe ces temps récents. Puisqu'ils ont proliféré. Qu'ils se sont universalisés et tiennent dorénavant cafés et conclaves de décadence, quel autre modèle de langage leur adresser si ce n'est celui strictement similaire au leur ?



Des étals politiques où ils vendaient sans concurrence leurs déjections et vomissures contre une humanité aimante, ils sont passés aux tribunes des écoles où ils priment désormais des fossés d'inculture.



Ils sont partout et désormais bien costumés. Unis dans leur œuvre sacrée de nuisance, barbus ou imberbes, pubères ou avachis, rien ne leur résiste. Ils distribuent à tour de rôle, et souvent à l'unisson, du grand frisson des enfers aux peuples, canons et obus vent debout, cependant que les bonnes âmes, toutes de braves gens, débattent à n'en pas finir de comment répondre avec efficacité à tant de ruisseaux écarlates, à tant d'intrusions de défécations nauséuses dans des esprits qui n'en demandaient pas tant ! Juste un peu de tout cela – de temps en temps – jusqu'ici paraissait bien assez pour une humanité imparfaite et qui exposait ses forces et ses tares, ses réussites et ses travers à son propre examen de conscience!

Cela allait de soi.



Mais, combien sont-ils désormais, ces enclos liberticides habitués à empoigner vivement l'insolence caractérielle du verbe-dit – celui du poète et de ses compères du sublime monde de l'art – pour devoir s'en accommoder et se contraindre d'abandonner sine die son rôle de passerelle entre la recherche effrénée de cette part divine de l'homme que la boulimie des ors de ce bas-monde étrangle féroce, et la déception obstinée qui s'en suit toujours ?



Pour autant, le poète vit ces différentes catégories de rivières blessantes comme la voie de passage – difficile certes, mais indispensable – pour atteindre la beauté constructive de son rôle. Un niveau de conscience d'une obstination indéradicable, d'un relancement incessant et attentif, qui lui permet de recueillir, avec la même intensité émotionnelle et la même méticulosité, chaque larme nouvelle, chaque cri de détresse nouveau, pour les mêler aux précédents, et constituer un bouquet de signifiante expansive, lui cette âme insubmersible qui dès lors peint des portraits, des cœurs et des paysages authentiques qu'aucune corrosion des temps ne saurait durablement défraîchir.



Les aventures intimes qui se manifestent plaisamment dans ce recueil de poèmes permettent de soulever discrètement un coin du rideau de pudeur convenue afin de répondre au désir

du poète de partager la densité des exposés sensibles et sensuels qui lui sont propres, tout en se prévenant de la moindre glissade vers des ailleurs incommodes où, très souvent, des gouffres impudiques de haines crues bercent les hommes d'une insurmontable fatalité.



Il s'agit à chaque fois de cette poésie des êtres et des choses que le poète, répondant de lui-même et davantage à lui-même, construit dans l'espoir d'une renaissance humaine qui rehausse de manière effective les parties volontairement abaissées de la case d'amour entre peuples, des peuples qu'il entend inlassablement éduquer à la reconquête apaisée d'eux-mêmes et à celle aimante des autres.



Ces fleurs d'encre recèlent donc plus de valeur entre vos mains qu'entre celles du poète. Elles s'imprégneront davantage de fertilité agissante en touchant votre cœur – et quelques-autres – qu'en demeurant oisives et résignées dans celui du poète. Car, en effet, quelle valeur les poésies s'attacheraient-elles encore si aucune belle âme ne les écoutait ? Ne les chantait, y compris à tue-tête ? Quelles seraient-elles encore si elles devaient cesser de résonner avec le chant d'âme de toutes ces fragiles intimités qui naviguent, prostrées et silencieuses, dans les eaux tumultueuses de la condition humaine – pour essayer d'adoucir ne serait-ce qu'une toute petite étape de leur longue et épique bravade du destin ?



En aspirant à contribuer de manière décisive à la roucoulade des amoureux de la vie, les présents pétales de sens entendent diffuser et entretenir en vous ces petites confidences de l'être qui posent continûment une bougie émotive à vos pieds, vous conviant à protéger sa flamme contre tout vent néfaste, en usant de cette belle étreinte fraternelle que les turbulences de nos intérieurs, pourfendus entre l'être et l'avoir, empêchent souvent d'irradier vers plus d'humain entre les humains.



Ainsi parla le poète debout sur le seuil sublime du mot-dit et qui clame fort : « Entrons ! Découvrons ! Inspirons ! »

Le Pré-Saint-Gervais, le 24 mars 2022

Viens à minuit



Viens à moi à minuit
Au milieu de deux jours qui se chevauchent allègrement
Que seul le souffle de nos soupirs choisisse
Auquel des deux il voudrait appartenir quand enlacés
Nous aurons perdu le sens de tout mais pas les nôtres
Viens à moi à minuit ma douce

Viens
Ondule
Voyage

Il est minuit !

Que donc vois-tu en ces hautes profondeurs
Les mêmes étoiles qui viennent de passer
Ou ces buées divines qui s'épanouissent au rythme
Des dieux sauvages qui nous ont si bien façonnés
Quelles ondulations nouvelles viennent de franchir
Le quai des plaisirs et jettent ici leur ancre ensorcelante
Confie-toi dis-moi tout

Sois reptile je m'occupe du reste
Donne-moi tout cet amour et que je l'explore
Avec avidité comme un dieu des montagnes
Qui monte aussi longtemps que le sommet
Demeure perdu dans les nuages.

Est-il toujours minuit ?

Non. Tu crois ?

De quel côté penche donc notre souffle jumelé ?
Tu n'en sais rien ?
Tiens ! le plafond est bien bas !
Le sous-sol est toujours sous nos pieds ?
Prends-moi pour ton tapis que je m'aplatisse à tes pieds
C'est la règle de ceux qui n'ont qu'un seul cœur
C'est ma règle Ô déesse !
Je crois que je sais
Ivre de lui-même et excellent amant du temps
Notre souffle jumelé a choisi !
Nos haleines musquées peuvent saluer le jour !
Thé ou café ?
Plutôt viennoiseries et jus d'agrumes en cocktail



Reprenons donc nos forces
Un nouveau minuit s'annonce
J'aime minuit. L'aimes-tu aussi ?
Oh oui je l'aime ! Je l'aime tant !
Alors viens toujours à minuit !
Pour laisser nos cœurs et nos corps
S'aimer de leurs douces folies sensuelles
Viens à moi à minuit.
Et sois à l'heure, ma douce
Sois à l'heure !
Sinon le feu brûlera les voiles.

Quelque part, quelque temps, au XX^e siècle

À petit cœur perdu



Comme il se confie lorsque
Du jour les chaudrons tombent
Mon cœur l'autre soir
M'a confié qu'il n'est pas sec.
Dès lors regardant dans une glace épurée
Ses formes soudainement insolites
J'ai eu peine à le reconnaître en moi
Aussi me suis-je à l'oie blanche
Grandement ouvert
Tant ma peine
Cette brave compagne
Me faisait de la peine



Ameutée par le bruit de mes ailes
Se débattant rageusement
Au-dessus de quelques vagues sombres
Elle éclaboussa de clapotis attendris
Les rives de mon âme éprouvée
Et qui glissait résolument vers sa perte définitive
Au fond du précipice broyeur de sentiments
Où était-ce plutôt au cœur de ce fleuve profond
Où mes jours de grisaille bâtissaient
Quelques nouvelles digues
Portées à dissuader les cruelles trombes du temps
De me passer sur le corps

Ce corps hardiment ridé
Par sa jeunesse prématurément perdue ?



Quelle étrange surprise pourtant
Qu'au matin d'un jour sans soleil ni brume
L'oie s'envola
Me laissant sur les lèvres
La collante sève d'un dégoût précis
Remettant à ses débuts ce vieux cœur de toujours
Lui adjoignant cette fois l'horrible version
D'un cœur pas sec donc pas du tout sec
Mais qui ne savait plus comme autrefois
Fondre sous le voile épais de l'oubli
Ses incorrigibles sens en feu
Mettant cruellement en veille
Ma détestable vigilance
Qui pourtant en avait épuisé plus d'une
Sur ces chemins de ronces
Où les ailes du cœur
Ces intenable traîtresses
S'avèrent aussi sensibles souvent
Qu'elles se mettent à battre sans grande raison
Pour emporter le reste du corps
Du cœur
Et des sentiments
Vers des firmaments si frivoles et instables
Qu'elles ne se reconnaissent jamais comme tels
De peur qu'ivres de la nouvelle plainte
Ils ne paraissent dénués de consistance

À petit cœur perdu

Face au monstre de toujours
Rompue à l'exercice de défense
De sa fragile intégrité sentimentale
Mon cœur n'est pas sec ?
Soit !
Mais quel est-il donc ?

Quelque part, quelque temps, au XX^e siècle

Sens et contresens



Mes larmes ?
Quoi, mes larmes ! ?
Qui donc n'en verse pas de temps en temps ?
Un homme qui pleure ?
Il n'y a pas plus parlante confidence
Aux pierres de l'humanité !
Qu'elles coulent donc en paix
Mes tonnes de pierres aimables
Qui seules m'apprennent
À me rapprocher de moi-même
Ce moi-même qui près de moi attend
Entre deux ou trois dormances de sensualité
Et de conscience
De croire que mon cœur
Cette ardeur qui me tourne le dos et souvent s'en va
Un jour obéira aux folies de sa noblesse
Et aux autres savoureuses et bienheureuses folies
Qui de moi ont fait un pathétique survivant.
Qu'elles se le disent, insatiables, rouges
Ces pierres de sens
Que pour qui rentre seul d'un champ de bataille
Il y a pire que de recevoir les honneurs
C'est de les mériter
Oui, de les mériter.

Mes larmes sont des pierres
Façonnées par les dernières gouttes de mon cœur
Éprouvé par l'inépuisable versatilité des autres cœurs
Maîtres du vaste préau existentiel
Lui qui ne réclamait qu'un peu d'eau et d'étreinte
Un peu de paix et de chant d'allégresse au cœur de son cœur
Rien d'autre
Rien d'autre vraiment.

Quelque part, quelque temps, au XX^e siècle

Ces petites choses de l'âme



À l'amour la belle parole
Est comme la femme
Qui dans un jardin sourit
À l'éclosion d'une rose pure.
À la belle parole
La femme est comme une rose
Qui patiemment
Attend d'être par une main cueillie.
Elle :
Indifférente au vent qui souffle
L'autre :
Essoufflé à la première indifférence.
Mais qui donc de la femme ou de la grâce
A précédé l'homme
Sur le tortueux chemin des amours ?

Quelque part, quelque temps, au XX^e siècle

En attendant la rose du plaisir



Je cueille le souffle du plaisir
Au jardin de la belle parole
Comme une rose
Qui s'accouple de bruine et de vent
Je n'insiste que si elle daigne croire
Que nous méritons toutes ces douceurs
Que ni elle ni moi
Ne portons encore
Mais que les feux et les fleurs du chemin
Bientôt embraseront et paveront
En nos cœurs et dans nos regards
Les uns extirpés des fontes même d'une humanité primitive
Les autres ancrés dans le rythme débridé
Qui pousse chaque mot au déclenchement
Du frisson sublime du plus beau des halètements
Oui des mots qui incessamment
Donneront naissance au plus haut des halètements
Des frissons sublimes
En attendant la rose du plaisir.

Quelque part, quelque temps, au XX^e siècle

Contraste



Les braves affichent leurs distinctions sur les bustes
Souffrez que les miennes dorment en ma mémoire
Que les poussières de leurs vieilleses m'enrhumant
Et que ma bravoure si possible s'ennuie de leurs rides
En ce pays féroce qui pourtant me sourit.



- Où avez-vous dit qu'ils sont ?
— Les sauveurs de l'homme ?
— Oui, les sauveurs de l'homme, où avez-vous dit qu'ils sont ?
— Peut-être dans les bris du miroir à recoller
— Je les pensais dans les rues de l'âme
— Peut-être sont-ils dans le regard de l'espoir
— Je les pensais dans le ruisseau de la compassion
— Peut-être dorment-ils dans la main qui viendra
— Au matin ?
— Au matin
— Quand la nuit d'effroi s'éloignera en souriant
— Non, quand la renaissance donnera ses pétales
— Je les attends.

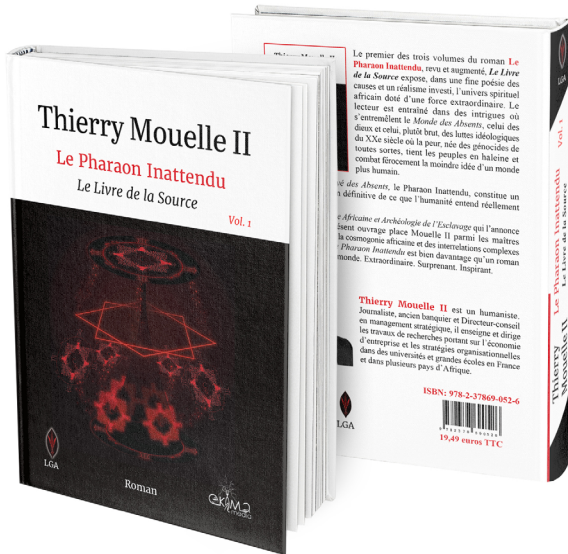


- Pas ici.
— Où donc ?
— En vous. C'est en vous qu'ils viendront.
— Je les attends.



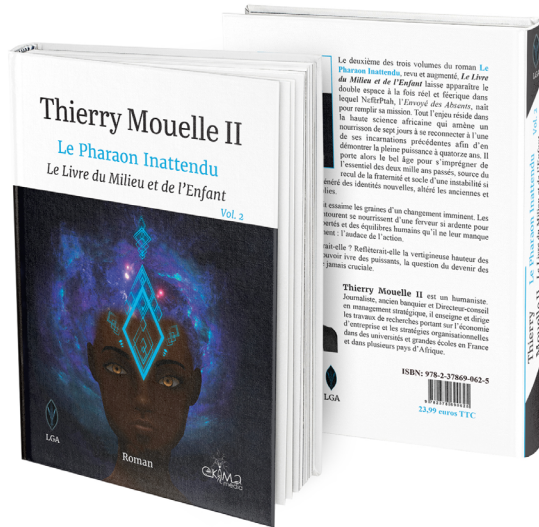
- À quel rythme travaille-t-on ici ?
— Au rythme que seul donne l'odeur de l'argent.
— Et il a quelle odeur, l'argent ?
— Son odeur propre.
— Et qu'a-t-elle de particulier ?
— Rien, sauf qu'elle seule donne le rythme.
Trouvez cette odeur et le rythme est en vous !

Quelque part, quelque temps, au XX^e siècle



Extrait :

— Parfois, il fallait rire en pissant haut. On ne savait pas pourquoi, mais on s'exécutait la paix dans le cœur. Pareils à des primates sommairement costumés qu'on invitait à exercer leurs talents dans un cirque. Malheureusement, ce cirque-là n'amusait pas. Non. Il ne nous amusait pas ! C'était le cirque de la barbarie. Un effroyable tournis contre l'équilibre humain. La mort. La mort Sauvage ! Alors, tirailleurs ? Soit ! À vous donc le noble métier de créateurs de veuves et d'orphelins, de mutilés et d'impotents, de culs-de-jatte et de déments baveurs.

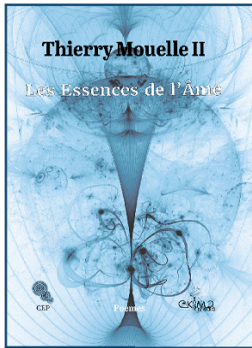


Extrait :

Il vit la main droite de Dieu Wusirè sortir d'un ciel sans nuage et prendre l'âme qui lui était due.

« Celui-là au moins n'a pas trompé la vigilance des *Absents* », se rassura-t-il.

Mais vérifier la bonne mort du Petit-Vieux à La Plaza de Dolores relevait d'un pur hasard. Qu'il se fût retrouvé là ou ailleurs revenait au même : il devait sortir tôt de la maison afin d'éviter les adieux émouvants qu'il aurait eu en double portion. Sa mère partait à La Havane et son père, quelque part au bout d'un ciel d'Afrique.



Les Essences de l'âme sont un recueil de poèmes choisis pour leur force d'énonciation, leur devoir de dénonciation et leur capacité à célébrer les amours véritables. Les vers s'épanouissent au cœur même de l'idée de l'Homme aimant. Une idée exposée comme des pétales qui adoucissent, de leurs parfums sensuels, le doute existentiel et les peines du vivant, renforçant ainsi la force de l'espérance et la détermination d'une méditation agissante. Le poète en extrait une âme nouvelle qu'il convie à insuffler la beauté en toute chose.

*« Dix mille ans couronnent cet exercice qui partout ruine l'ennui existentiel
Depuis les saintes sources du Nil où s'épanouit sa résonance spéculative
Jusqu'aux confins des plaines romaines où disparut son écho mélannique
Chaque esprit obsédé par son reflet dans un miroir serti de profonds ego
Claironne sur tous les chemins de sens ce qu'il en sait très précisément
Le poète s'y prend si bien que l'âme qui paraît la sienne s'universalise
En une cause qui ne tarde pas à devenir le fruit d'un décret divin ».*



Thierry MOUELLE II est un humaniste. Intellectuel pluridisciplinaire, il signe, avec ce recueil de poèmes inédits, un retour réussi à sa première passion. Directeur-Conseil en management stratégique, il enseigne et dirige des travaux portant sur l'économie d'entreprise et les stratégies organisationnelles dans des universités et Grandes Écoles en France et en Afrique.



Cœurs En Poésie